



Rencontre

**Jane Goodall :
“Le
changement
climatique
réduit la
biodiversité,
mais ce qui
m'effraie le
plus c'est le
glissement de
nombreux
pays vers
l'extrême**

droite”

À 90 ans, Jane Goodall, la scientifique britannique spécialiste des chimpanzés, continue son combat pour préserver la biodiversité.



Par Iban Raïs

27 novembre 2024



© The Jane Goodall Institute / Michael Neugebauer

En cette belle après-midi d'octobre à l'UNESCO, c'est l'effervescence. 1300 personnes triées sur le volet vont avoir la chance d'entrer dans la mythique grande salle de conférence de l'agence de l'ONU, connue pour accueillir les plus importantes réunions internationales. On se croirait à

quelques minutes du concert d'une rock star, tant la foule est impatiente de s'installer. Dans les rangs, on remarque Claire Nouvian (militante écologiste fondatrice de Bloom, l'association de protection des océans), **Cyril Dion** ou encore **Natalie Portman**.

Quelques instants plus tard, c'est sous une standing ovation qu'elle arrive, tranquillement, sur la scène. Je lis l'émotion sur les visages des gens de tous âges qui m'entourent, assis au balcon. Celle que tout le monde attend s'appelle Jane Goodall et n'a même pas eu besoin de débiter sa "parole pour l'histoire" pour être applaudie un long moment. C'est la première des trois standing ovations que le public lui réserve. L'éthologue, spécialiste des chimpanzés, entame une tournée mondiale pour poursuivre son travail de lanceuse d'alerte, commencé dans les années 1960. Son discours, plein d'espoir mais également empreint d'inquiétudes, m'inspire une cascade de questions. Ça tombe bien, j'ai rendez-vous avec Jane deux jours plus tard.

“Son travail m’inspire beaucoup, je l’admire depuis très jeune. Je rêve de partir en Afrique me perdre dans la forêt avec elle, ça serait incroyable !”

— **Natalie Portman**

En sortant de la grande salle de conférence quelques minutes après le discours de la scientifique et une ultime standing ovation, je croise Natalie Portman dans les jardins de l'UNESCO, qui se balade avec une amie et ses enfants. Je sais qu'elle n'est pas là par hasard et suit le travail de Jane depuis longtemps. "Jane Goodall est mon idole absolue", me dit-elle. "Son travail m'inspire beaucoup, je l'admire depuis très jeune. Ce qui est fou, c'est qu'elle a accompli énormément pour la protection animale, mais on dirait qu'elle veut encore et toujours continuer son combat, que rien n'est acquis. Je rêve de partir en Afrique me perdre dans

la forêt avec elle, ça serait incroyable !”, conclut l'actrice dans un grand sourire.

Deux jours plus tard, je retrouve Jane dans un hôtel chic de la rue de Rivoli. Sa silhouette fluette ne laisse pas soupçonner une telle énergie. Elle donne des réponses limpides et “straight to the point”, comme disent les Américains. On discute de **Paul Watson**, ce militant fondateur de l'association Sea Shepherd, accusé d'avoir intercepté un navire pêcheur de baleines japonais au large du Groenland et emprisonné actuellement au Danemark. Ils sont faits du même métal avec Jane et la Britannique est très touchée par son emprisonnement : “Paul risque sa vie contre des personnes diaboliques qui tuent et torturent, ça me met hors de moi”, déplore-t-elle. “Vous imaginez qu'on vous shoote un harpon dans l'estomac ? Pourquoi faire encore subir ça aux baleines aujourd'hui ? C'est barbare.”



© The Jane Goodall Institute / Chase Pickering

Jane Goodall a aussi passé sa vie à enfreindre les règles pour se rendre dans les années 1960 au plus près de singes encore méconnus à l'époque,

les chimpanzés, au Tanganyika, qui faisait partie de l'empire colonial britannique et deviendra la Tanzanie en 1964. En Afrique de l'Est, elle travaille comme assistante du docteur Louis S.B. Leakey, un anthropologue et paléontologue reconnu. Sa première mission de terrain consiste à se rapprocher des populations de chimpanzés sauvages, le long du lac Tanganyika. "J'avais 23 ans et je voulais à tout prix découvrir cette population de singes, seule, dans la forêt. Sauf que c'était totalement interdit et aucune autorité ne voulait me délivrer de passe-droit", se souvient-elle en souriant, prenant soin de préciser qu'elle n'avait pas du tout peur. Elle trouve alors une astuce : faire venir sa mère d'Angleterre, qui sera son chaperon pour ses trois premiers mois dans la jungle, et obtiendra ensuite les autorisations nécessaires pour que sa mission puisse commencer.

Jane Goodall garde un souvenir ému et très précis de cette époque unique, guidée par la découverte d'un monde encore inconnu. "Les premières fois dans la jungle, c'était vraiment dangereux. Je me souviens de buffles sauvages, de léopards et des chimpanzés qui me voyaient comme un prédateur. Personne ne les avait approché de si près mais je n'avais aucune envie de renoncer. Ce n'est qu'au bout de 4 mois que j'ai commencé à me lier d'amitié avec 'David Greybeard', que j'appelle ainsi à cause des poils gris de sa barbe. Cet individu chimpanzé m'observe de loin, puis vient me rendre visite sur le camp, petit à petit. Un jour, je lui ai tendu une banane et il l'a prise. C'était fait, j'avais sa confiance", se rappelle Jane.

À partir de ce moment-là, Jane devient presque l'un des leurs, peut les approcher, les étudier et assiste rapidement à une scène qui va changer la vision que l'homme a de l'animal : "Un jour, j'ai vu un chimpanzé arracher les feuilles d'une branche d'arbre et les utiliser pour faire sortir les termites de leur trou. Il s'en est servi comme d'un outil, c'était fascinant et très marquant." En les côtoyant tous les jours, en quittant parfois le camp pour vivre avec eux, en mangeant leur nourriture, Jane

découvre sa vocation : la protection des chimpanzés, qu'elle ne voit plus comme des animaux mais comme des cousins éloignés. Rappelons qu'ils partagent avec l'homme pas moins de 99,4% de leur ADN.

“Après des années d’indifférence, les peuples se rendent compte que le changement climatique est bien là. Ce que je répons à ceux qui pensent qu’il n’est pas le fait de l’homme ? Et bien qu’il faut quand même s’en occuper, non ?”

— Jane Goodall

2024 est une année fondamentale, selon la scientifique britannique. “Après des années d’indifférence, les peuples se rendent compte que le changement climatique est bien là. Ce que je répons à ceux qui pensent qu’il n’est pas le fait de l’homme ? Et bien qu’il faut quand même s’en occuper, non ?”, lance-t-elle, toujours aussi convaincue après plus de 60 ans d’activisme. “Le changement climatique entraîne la réduction de la biodiversité mais il y a un phénomène qui m’effraie encore plus, c’est le glissement de nombreux pays vers l’extrême droite”. Selon l’éthologue, les responsables politiques d’extrême-droite ne combattent pas l’urgence climatique mais la favorisent.

Jane voyage plus de 300 jours par an pour alerter et présenter le travail de sa fondation, en se gardant un ou deux moments pour retourner en Tanzanie et partir seule en forêt, sans avertir personne. “Je ne croise plus les buffles et les léopards... La planète a changé. Chaque endroit que j’ai visité pendant ma jeunesse a changé et c’est un constat accablant qui me donne l’énergie de continuer”, souligne-t-elle. Les chiffres font peur. En moins de 50 ans, entre 1968 et 2016, 68% des populations de vertébrés ont disparu, selon l’Office français de la biodiversité.



© The Jane Goodall Institute / Hugo Van Lawick

Jane a lancé dès 1991 le programme “Roots and shoots” via sa fondation pour former et sensibiliser les futures générations aux enjeux auxquels elle a dédié sa vie. Le programme s’appuie sur 4 principes moteurs : l’engagement, l’observation, l’action et la célébration. Quel héritage aimerait-elle laisser ? Une meilleure compréhension du monde animal d’abord. À son départ au Tanganyika au début des années 1960, les scientifiques britanniques qui pensaient que les animaux n’avaient pas de personnalité ni d’émotions, s’étaient moqué de cette jeune femme sans diplôme ni expérience.

“Nous faisons partie du royaume animal, il ne faut pas l’oublier”, rappelle-t-elle. “Notre fondation est présente dans plus de 100 pays. C’est énorme ! On a des jeunes de la maternelle à l’université, et beaucoup d’entre eux sont aujourd’hui en mesure d’influencer des décisions gouvernementales pour aider à la protection de la biodiversité. C’est probablement la chose dont je suis le plus fière dans toute ma carrière”, ajoute Jane qui a encore des missions à accomplir.

Nommée messagère de la paix par l'ONU en 2002, Jane est depuis longtemps une star mondiale, figure dans parmi les 100 personnalités les plus influentes du monde selon le magazine *Time* et a même été nominée pour le Prix Nobel de la paix en 2019. Peu de causes semblent réunir autant que la protection animale, au-delà de tous clivages politiques. D'ailleurs, son statut l'étonne encore. "Je rencontre toutes les semaines des gens qui pleurent en me voyant, c'est difficile de vraiment s'habituer à ça !" s'amuse-t-elle.

Même à 90 ans, Jane Goodall conserve un agenda de ministre que ses équipes lui ont demandé d'apprendre par coeur. "Après Paris je serai à Vienne, puis à Genève, Berlin. J'aurais ensuite un petit temps de repos chez moi en Angleterre puis ce sera l'Inde, la Chine... Je ne m'ennuie jamais !" Parmi toutes ces destinations, la scientifique attend particulièrement son voyage en Malaisie. "J'ai déjà organisé une excursion dans la forêt tropicale, pour rendre visite aux orangs-outangs. Ils ont une personnalité à l'opposé des chimpanzés et sont très solitaires. Mais ça va être génial, aucun doute là-dessus", conclut Jane Goodall. Toujours et encore avide de découvertes.

MOTS CLÉS **ÉCOLOGIE**

À LIRE AUSSI



Qui est Paul Watson, le

Par Charlotte
Vautier



Shopping **Les 10 meilleures Chelsea**

Par Adrien
Communier



Style **10 baskets homme tendance à**

Par Adrien
Communier



Shopping **Les meilleurs pantalons**

Par Maylis
Casse